



CENTRO EUROPEO DI STUDI TRACI

Anno/Anul XXI. N° 216

Ottobre/Octombrie 1992

Noi Tracii

Mensile. Spedizione abb. postale Gruppo III 70% - 00187 Roma, Foro Traiano 1/A, Tel. 06/679.77.85

VIe CONGRÈS INTERNATIONAL DE THRACOLOGIE VIIe SYMPOSIUM INTERNATIONAL DES ÉTUDES THRACES

Antonio Augusto Tavares

DES INDOEUROPEENS AUX PEUPLES DE LA MER. REFLETS SUR LA PENINSULE IBERIQUE

Avant de me fixer sur quelques points du thème général qui nous rassemble ici, l'Europe indoeuropéenne, je suis tenté de porter mon regard, de façon rapide, sur la conjuncture politique actuelle dans le vieux continent européen. L'Europe qui se définit des chemins d'unification et tente de nouvelles trajectoires pour son futur, n'arrive pourtant pas à stopper les mouvements nationalistes qui surgissent avec force et succès ici ou là. Et, curieusement, autant le mouvement d'unification que les mouvements autonomistes prétendent se justifier par l'argument de l'histoire. Ceci étant la référence au passé est obligatoire tant pour la compréhension de l'actualité que pour les perspectives futures. Ainsi c'est dans les lointaines racines de l'Europe que nous allons rencontrer les Indoeuropéens et les Thraces.

Dans cette communication sera présentée la Péninsule Ibérique, particulièrement le territoire portugais. Pour cela je commencerai par porter mon attention sur les migrations des Indoeuropéens depuis le centre de l'Europe pour ensuite considérer les autres migrations par les routes du Sud, c'est-à-dire vers la Méditerranée et ses côtes. Le point de départ chronologique sera le dernier quart du deuxième millénaire av.J.-C.

Pour le XIII^e siècle il y a une série d'invasions du centre de l'Europe, de la région située entre les fleuves Rhin, Danube et Vistule vers l'Occident qui modifient la composition ethnique péninsulaire. S'accroît à cette époque la diversification et même la caractérisation de chacun des peuples indoeuropéens occidentaux: les Illyriens qui avancent vers l'Adriatique, les Latins, les Vénètes, les Umbres vers l'Italie et les Doriens vers la Grèce. C'est alors qui commencent à se définir les Protoceltes détenteurs comme les autres des champs d'urnes, dont nous pouvons suivre le parcours. Ils passent les Pyrénées, avancent à travers la Catalogne, l'Aragon et la Navarre, traversent l'Ebre, arrivant jusqu'aux côtes atlantiques. Ce n'est pas seulement la pratique de la crémation et de l'incinération qui les caractérisent mais aussi leurs armes de bronze, leurs épées, leurs poignards, leurs armes et leurs chars. C'est à eux que l'on doit le "Bronze Atlantique" sur le territoire portugais.

Mais la grande affluence des Indoeuropéens déjà définie comme celle des Celtes sur le territoire portugais et la Galice se situe entre 750 et 500 av.J.-C. Ils ne viennent déjà plus du Rhin mais de l'Aquitaine et du Languedoc et avancent vers la frange cantabrique et atlantique, produisant ainsi dans l'occident péninsulaire une véritable celtisation et un changement ethnique que l'on peut constater dans le nord, dans la culture "Castreja" qui s'exprime par les "Castros" (fort. oppidum) implantés sur les monts du nord du Portugal et de la Galice.

Il est important cependant de dire que d'autres branches indoeuropéennes sont venues se fixer sur le territoire actuellement portugais comme ce fut le cas des Lusis et des Sefes. On peut croire que ces lusones originaires de Suisse sont à la base des Lusitaniens se situant entre le fleuve Tage et Douro. Effectivement ceux-ci ne sont pas Celtes mais Indoeuropéens, comme le montrent les inscriptions de Lamas de Moledo, Cabeço de Fráguas (Guarda) et Arroyo de la Luz (Càceres) d'après les études réalisées par A. Tavor¹. Les Lusitaniens établis dans la Serra da Estrela et terres des Beiras restent bien connus par leur résistance aux légions romaines et par les déroutes qu'ils leur ont infligées.

Mais nous ne pouvons pas oublier d'autres infiltrations d'Indoeuropéens vers le Sud, rapelant par exemple les Cempses dans la zone du Guadiana. Il n'est pas question dans cette communication de présenter une liste de peuples et ethnies qui peuvent être identifiés dans ce territoire de la côte atlantique durant le premier âge du Fer, il importe seulement de noter que, outre ces origines ethniques et culturelles du centre de l'Europe, certaines peuvent être identifiées comme originaires de la Méditerranée. Effectivement l'archéologie et la linguistique distinguent sur le territoire portugais deux substrats de base, un provenant du centre de l'Europe et l'autre par la voie méditerranéenne. Pour analyser le premier, nous partons du XIII^e siècle, bien

que le phénomène de celtisation se vérifie au premier Age du Fer. Pour le second, nous prendrons des chronologies différentes. La première vague de navigateurs de la Méditerranée à attendre nos côtes à la recherche de minerais, se situe au XII^{ème} siècle, mais la présence orientalisante par excellence se situe au VIII^{ème} et VII^{ème} siècles². Laissons pour un instant cette dernière phase que nous avons déjà traitée en d'autre occasion. Fixons-nous pour le moment dans le dernier quart du second millénaire, ayant pour base pour l'étude de cette époque non seulement les données de l'archéologie, mais aussi les informations écrites qui se réfèrent aux voyages et à l'établissement sur le côte sud-ouest de la Péninsule des populations méditerranéennes³. Notons à ce propos que même l'Odisée parle des Sydoniens navigant vers l'Occident, tout comme plus tard de nombreuses sources classiques parlent de ces voyages et d'autres. Strabon par exemple, note que "les Phéniciens déjà avant l'époque d'Homère possédaient la plus grande partie de l'Ibérie et de l'Afrique... Peu après la guerre de Troie, ils dépassent même les colonnes d'Hercule et là fondent des cités, comme sur le littoral africain"⁴. Ce sont aussi les périple de Hanon et de Himilcon qui depuis Cadix ont suivi les routes du Nord et du Sud de l'Atlantique ainsi que l'Ora Maritima de Aviene qui mentionne des peuples, probablement de VI^{ème} siècle, comme les Draganes en Galicie, les Sefes et les Cempses en Lusitanie, les Cinetes en Algarve, les Celbicènes, les Tartessiens, les Lybiphéniciens et les Massiens, etc. Sur ces deux derniers nous reviendrons dans un moment.

Dans les sources écrites on parle des voyages des Phéniciens et des Grecs rappelant Tartesses et la fondation de Gadir, mais curieusement il manque des informations sur d'éventuels voyages ou de simples incidences en Occident des mouvements des peuples de la mer, si nous faisons exception de quelques voyages à des époques postérieures des Etrusques d'après Diodore de Sicilie⁵, si nous pouvons prouver l'identité des Etrusques avec les Tirreniens, ceux-ci mentionnés parmi les peuples de la mer.

Le thème que nous rencontrons fait face à de sérieuses difficultés. Il importe de faire à nouveau appel aux Indoeuropéens, pour établir avec fondement une relation entre la migration des Protoceltes de la région du Rhin vers l'Occident dont nous avons parlé, et l'invasion doriennne sur la Grèce. Si jusqu'au XIV^{ème} siècle la région des Balcanes et de l'Orient méditerranéen goûtent à la tranquillité et la prospérité, ceci cesse à partir du XIII^{ème} siècle av. J.-C. Il semble que la raison fondamentale soit l'invasion doriennne sur la Grèce qui détruisit le royaume de Mycènes, entraînant le déplacement des populations de la Grèce et ses îles vers d'autres régions. Des groupes de peuples se dirigeaient vers le littoral se fondant avec des populations plus anciennes. Ce fut une période d'agitation et de crise. Ces migrations détruisirent la

civilisation minoïenne de Crète et contribuèrent sans doute à la formation des peuples de Grèce et d'Italie. Outre ceci elles contribuèrent aussi à la destruction de l'empire hittite et poussèrent différents peuples vers les côtes égyptiennes où Merneftah Ramsés III durent les affronter. Voyons cela petit à petit.

Sur le Proche-Orient avait régné jusque là un équilibre maintenu par les deux grandes puissances de l'époque, celle des Egyptiens et des Hittites, mais un tel équilibre vint à disparaître après la bataille de Kadesh dans la région de l'Oronte entre Ramsés II et Muwatilis en 1286/1285. Elle reste bien connue par ses conséquences, mais aussi par le récit épique et exaltant que Ramsés fit graver à Louxor. Aucun autre fait militaire occupa tant d'espace mural en Egypte comme la bataille de Kadesh, bien qu'il ne soit pas possible de conclure pour cela à une victoire égyptienne. Ramsés ne réussit ni à conquérir la ville ni à détruire l'armée hittite. Il n'y eut pas de vainqueurs. Suivit effectivement le fameux traité d'amitié et de défense mutuelle, marque importante dans l'histoire de la diplomatie⁶. Quoiqu'il en soit, elle est considérée comme une des batailles les plus importantes de l'Antiquité vu que l'équilibre allait disparaître, se manifestant alors des ambitions d'expansion impérialiste à travers tout le Proche-Orient: les Assyriens, les Lukka, les Phéniciens, les Israélites etc. Pour nous, il est intéressant surtout d'enregistrer les noms de ceux qui collaborèrent avec l'armée égyptienne, et surtout ceux qui appuièrent les Hittites. Du côté de Ramsés on retrouve les Shardan, qui participèrent comme mercenaires et les troupes de Nearins; c'est-à-dire une troupe de jeunes gens originaires d'Amurru, qui pourrait coïncider avec la région de Phénicie. Mais du côté hittite le texte nous parle d'une véritable confédération de peuples alliés provenant du Nord, décrits comme ayant la peau blanche, les yeux bleus et les cheveux blonds, étant par cela différents des sémites asiatiques. Ce sont les Lukka, les Teresh, les Shardan, les Meshwesh, les Skelesh, les Danaunes et les Ahhya. Après la chute de l'empire hittite; ces peuples se situent en Asie Mineure et en Méditerranée orientale; sur les terres relativement bien identifiées, mais sans pour cela le faire dans le calme. En effet environ 60 à 65 ans plus tard, nombreux de ces peuples se retrouvent les alliés des Lybiens qui prétendent se fixer en Egypte où le pharaon Merneftah tente de les repousser. Sur la sèle de la victoire de Merneftah, le pharaon s'enorgueillit de son succès devant les Lybiens et leurs alliés du Nord dans la guerre qui eut lieu aux environ de 1220, à la cinquième année de son règne. Avec les Meshwesh voisins et alliés des Lybiens on rencontre les Shardan, les Lukka, les Ekwesh, les Teresh et les Skelesh, ces trois derniers désignés expressément comme "peuples de la mer". Nous savons qu'ils reviendront à attaquer l'Egypte du côté lybien au temps de Ramsés III, en l'an 1189. Ils avancèrent jusqu'à Memphis où le pharaon leur infligera la défaite. Quelques-uns des anciens alliés des Lybiens contre

Merneftah se retrouvent maintenant du côté égyptien: les Ekwesh, les Teresh et les Skdesh, luttant contre leurs anciens alliés, ce qui ne doit pas nous étonner avec des peuples qui sont fondamentalement corsaires et pirates se plaçant normalement du côté du plus fort⁷. La défaite de ces peuples ne fut pas totale parce que trois ans plus tard ils reviennent à l'attaque, mais cette fois du côté de la mer, ils pénètrent par les canaux du Delta et le pharaon se glorifie de leur avoir infligé une lourde défaite. Dans la confédération des vaincus figurent les Peleset, les Tjekker, les Shekelesh, les Danyen et les Meshwesh.

Ramsés leur aura infligé deux défaites, une terrestre et une navale, mais n'a sûrement pas empêché que les Meshwesh se soient infiltrés en Egypte pour servir dans l'armée des pharaons comme mercenaires. Ils se transformeront même en une puissante caste militaire qui viendra diriger l'Egypte aux 22ème et 23ème dynasties.

Dans les fouilles actuelles à Heracleopolis, la capitale de ces rois, on trouve fréquemment dans les niveaux correspondants à cette époque plusieurs noms de ces Meshwesh et de Lybiens⁸.

Ainsi le pharaon Sheshonq connu dans la Bible par Shishaq était fils de Meshesher, du groupe des Meshwesh. Curieusement les pharaons de cette dynastie ont régné sur l'Egypte, à la même époque où nous trouvons sur le trône de Jérusalem David et Salomon, en relations étroites avec le roi Hiram de la cité phénicienne de Tyr. Mais que penser des autres peuples qui intervinrent dans ces batailles en Egypte? Où se fixèrent-ils avant ou après ces batailles? Quel est leur destin après s'être alliés aux Lybiens et être défaits par les Egyptiens? Nous présentons ici seulement une note de résumé pour chacun de ces peuples connus et nous allons nous intéresser principalement au destin d'autres, en pensant que quelques'uns seront venus par le Sud de la Péninsule Ibérique. Nous commencerons avec les Lukka qui, alliés aux Hittites à la bataille de Kadesh, réapparaissent ensuite comme alliés aux Lybiens contre l'Egypte. Ils sont bien connus comme pirates depuis le second millénaire et ont laissé des témoignages de leurs raids sur Chypre par une lettre que le roi de Chypre, Alashia, du XIVème siècle, a écrit au pharaon: "Mon frère ne sait pas que tout les ans les peuples des Lukka me vole une cité de mon pays?"⁹.

Pour leur part, les historiens grecs font référence aux "pirates cariens" et on a des raisons de penser qu'il s'agit des Lukka, situés sur la côte carienne, suivant les arguments présentés pour une telle localisation par Garstang et Gurney¹⁰. Mais on n'ignore pas que J.C. Macqueen préfère les localiser sur la côte nord-ouest de l'Anatolie¹¹. Quoiqu'il en soit, on a identifié les Lukka avec les Lyciens et il n'est pas difficile de voir qu'ils étaient à Kadesh et en Egypte. Ils se trouvaient où les possibilités de pillage existaient, comme tous les pirates. De même il ne semble pas

difficile d'identifier les Peleset avec les Philistins ni voir qu'ils en tant que peuple de la mer, ont amené en Palestine des éléments de la civilisation mycénienne. Les textes bibliques (Deut. 2,23; Am. 9,7; Jer. 47,4) nous informent qu'ils sont originaires de Caftor, identifiée vulgairement avec Crète. Nous avons ici une parfaite concordance avec l'ancienne tradition grecque, d'après laquelle, depuis la guerre de Troie, les Doriens auraient envahi la Thessalie et la Béotie du nord-ouest, ils auraient traversé le Peloponnèse et occupé Crète et d'autres îles, d'où ils auraient suivi ensuite des chemins différents. Ils existent quelques difficultés de caractère linguistique pour identifier les Ahiywa avec les Achéens d'Homère. Nous pourrions aussi les mettre en relation avec les Ekwesh, qui de même étaient présents en Egypte comme peuple de la mer, venant de l'occident de l'Anatolie ou des îles de la Méditerranée orientale.

Quelques Ekwesh occupèrent la côte syrienne collaborant avec Tyr et Ugarit dans leurs voyages méditerranéens. Et dans un texte hittite du roi Tudalias (1250 - 1220) on trouve une référence aux Ta-ru-(u)i-sa, ethymologiquement proche des Teresh, peuple qui pris part à l'attaque contre les Lybiens en 1220, qui sont connus dans le monde grec comme par Tyrsenoi. La stèle de Ramsés III de Deir el Medineh nous informe que "Ramsés III vainquit les pays ennemis, les îles qui sont sorties de leur côtes, les Peleset et les Tursha (teresh) venus du milieu de la mer". Pour les Egyptiens, ces peuples sont venus des mers du Nord, sans que nous sachions s'ils avaient une idée précise de ses îles respectives ou de leur terre d'origine. Ils sont localisés en l'Anatolie Occidentale d'où, selon Hérodote, les Tirreniens auraient émigrés vers l'Italie Centrale. Nous aurions ainsi une liaison entre les Teresh ou Tirrenoi et les Etrusques. Il suffirait seulement de lier les Etrusques avec les Tartessiens du sud de l'Hispanie. Mais encore une fois, allons lentement. Quand aux Shardan, il ne semble pas non plus qu'il y ait de grands doutes sur leur localisation. Nous les voyons dans la coalition qui combat au côté des Hittites à Cadesh, les mêmes qui apparaissent postérieurement en Egypte comme mercenaires à la faveur de Meneftah et d'autres, luttant contre lui. Le nom Shardan permet une étroite connexion avec la Sardaigne. Cette explication est plus convaincante que celle qui lie le mot avec Sardis. Ainsi nous mettons en relation les Shardan avec la Sardaigne et les Teresh avec les Etrusques.

Quant aux Shekelesh qui apparaissent à Cadesh et nouvellement en Egypte, premièrement luttant contre Merneftah et après contre Ramsés III, ne sont pas entièrement méconnus dans l'antiquité. En effet, parmi les documents de Ugarit nous trouvons une lettre du roi hittite dirigée au ministre du dernier roi de Ugarit, ayant curieusement le même nom de l'ancien roi babylonien Hammurabi, qui fait référence à un certain prisonnier par les Sikala (Si-ka-la-liu-a) "qui vivent sur les bateaux"¹²,

désignés donc “peuples de la mer”. Ces Shekelesh sont traditionnellement identifiés avec les habitants du Sud-Ouest de la Sicile. Le fait de s’être localisé dans une île à la proximité de la Grèce le peuple des Sikels n’empêche pas de les considérer comme le même peuple qui se serait établi en différents endroits après la déroute infligée par Merneftah¹³. Plus tard quelques-uns pourront s’être alliés à Ramsés dans sa guerre contre les Lybiens. C’est juste une hypothèse. Quoiqu’il en soit il n’y a rien contre le fait que les Shekelesh soient mentionnés parmi les peuples de la mer et se soient fixés en Sicile. De cette façon nous aurions du moins trois peuples de la mer établis dans la Méditerranée du côté occidentale, peuples d’ancienne origine indoeuropéenne: les Etrusques, les Siciliens et les Sardes. Mais il est possible que la limite de l’arrivée des peuples de la mer ne soit pas la côté orientale de la mer Tyrrénienne. Corsaires comme ils étaient et pirates ils ne seraient pas restés indifférents aux richesses de l’Occident. Parmi les peuples connus par les inscriptions égyptiennes; il y en a certains dont la destinée est pratiquement perdue et il sera bon de leur prêter attention. Ce sont, dans ce cas, les Meshwesh. Il s’agit d’un peuple déjà connu dans les textes de Tell el Amarna au XIVème siècle, où ils sont présentés comme propriétaires de troupeaux de moutons et de boeufs, qu’on achetait en Egypte à prix élevé. On ne doit pas s’étonner qu’ils aient eu besoin de se fixer en territoire fertile. Cela doit être la raison de la guerre contre Merneftah.

Dans cette guerre ils utilisaient de longues épées et aiguillées comme celles qu’on trouve en Sardaigne, en Sicile et curieusement dans la région de l’Extremadura (au Portugal et en Espagne). Ce fait a pour nous grande importance. Il n’est pas étrange qu’un tel peuple soit arrivé de l’Anatolie ou de l’Egée par le nord de l’Afrique, où ils se sont fixés.

Que de tels rapports aient existé est prouvé par exemple par la présence de soldats noirs en Crète et aussi certaines figures de Mycènes. Et il n’est pas nécessaire de prouver combien est lointaine l’histoire des liaisons de la mer lybienne avec Crète et la mer Egée ni l’histoire du trafic côtier. Malgré les déroutes infligées par Merneftah et Ramsés III de nombreux Meshwesh se sont fixés en Egypte où ils prospéreront, comme nous avons dit tout à l’heure, mais nous pouvons nous demander si quelques groupes de Meshwesh ne se seraient pas fixés au sud de la Péninsule Ibérique.

Nous avons quelques raisons pour proposer cette hypothèse. Aviène dans l’Ora maritima énumère plusieurs peuples dans la région de Tartessos dont les noms nous intéressent. Il fait référence aux Cilbicènes désignation proche de la cité de Cilpe et du fleuve Cilbo; noms qui semblent d’origine lybienne et qui auraient été importés par les Tyriens. Un autre peuple nommé par Aviène est celui des Lybiphéniciens¹⁴. On

sera tenté à penser tout de suite aux colonnes puniques provenant de la Lybie. Mais on pourra supposer aussi qu'il ne s'agit pas de Puniques de Carthage, mais des Phéniciens orientaux qui se trouvent ensemble avec les Lybiens dans cette région avant l'expansion de Carthage. Aviène, lui-même, nous aide à repousser l'hypothèse des Carthaginois et nous mène vers une époque antérieure, quand il rappelle la chose suivante: "beaucoup d'auteurs racontent que Herma (le nom des récifs des colonnes d'Hercules) a été au début sous la domination de la Lybie"¹⁵. Et bien l'auteur qui reproduit fondamentalement un périple du VI^{ème} siècle av.J.-C. nous renseigne qu'il s'agit déjà d'une tradition ancienne et il dit encore que Tartessos se trouve aux confins, cela veut dire aux limites de la Lybie. D'après cette tradition la Lybie est en quelque sorte au sud de la Péninsule Ibérique. Ce sont les Lybiphéniciens. On ne peut pas rejeter l'hypothèse selon laquelle avec l'arrivée des Teresh (Etrusques) et une branche des Tartessiens au sud de la Péninsule Ibérique, d'autres seraient venus aussi du nord de l'Afrique. Des Lybiens provenant de l'Afrique ont formé avec les Phéniciens, arrivés par la Méditerranée, ceux qu'Aviène appelle de Lybiphéniciens. Mais l'Ora maritima parle aussi des Massiènes, un autre peuple de cette région. Ils sont connus comme Massieni par Hecatée et Polybe et aussi comme Maessesses. Ne serions-nous pas en présence des Meshwesh? Ce n'est pas seulement le nom, c'est une circonstance importante: ils sont à côté des Lybiphéniciens de la même manière que les Meshwesh étaient des alliés des Lybiens dans les guerres contre Merneftah et Ramsés III. Nous croyons qu'il y ait des raisons sérieuses pour penser qu'au sud de la Péninsule soit arrivée une branche des Etrusques, c'est-à-dire les Tartessiens ce qui est affirmé généralement depuis Schulten en 1921, et aussi l'autre peuple de la mer - les Meshwesh. Pour notre thèse, il y a d'autres arguments qui proviennent de la tradition hébraïque. Quand la Genèse présente au chapitre 10 les familles des peuples descendus de Noé, elle fait référence, parmi les fils de Jafet: Javan, Mesek et Tiras (vers 2). Javan est identifié avec les Ioniens, et plus généralement avec les Grecs, dans l'Antiquité; Tiras est le même que Teresh, comme l'a déjà observé Dhorme: "C'est le même nom qui apparaît sur les inscriptions hiéroglyphiques du temps de Merneftah comme tw-rw-s, c'est-à-dire les Tirsenoï ou Etrusques, peuples de la mer qui attaquent l'Egypte comme alliés de la Lybie"¹⁶.

Quant à l'autre peuple, les Mesek, on a essayé de chercher une identification avec les musku des inscriptions cunéiformes de Tiglat Phalasar I (XII^{ème} siècle av.J.-C.) ainsi qu'avec les moskoi d'Hérodote. La transmission du texte hébraïque nous montre des hésitations dans la vocalisation. On trouve autant mesek que mosok, mais vraiment les éditions critiques de l'hébreu de l'Ancien Testament comme celles de Kittel et la Stuttgartensis préfèrent mesek convaincues que cela correspond au texte

original.

La tradition hébraïque dans la Genèse fait référence aux Mesek, peuple de la même famille que ceux des Teresh et des Javan - tous fils de Jafet. C'est une tradition qui remonte au moins aux débuts de la monarchie hébraïque, Xème siècle av.J.-C. Cela veut dire, peu après les peuples de la mer¹⁷. Voilà le tableau de cette famille d'après la Genèse: Ioniens ou Grecs, Etrusques et Mesek (les trois frères) et ensuite les fils des Grecs: Tarsis, Chypre, Rhodes et Carthage, cette dernière désignée par le nom de Elisa. Rappelons que Elisa est le nom de la princesse de Tyr, la soeur de Pigmalion qui a fondé la ville qui sera appelée Carthage, qui veut dire "ville nouvelle"¹⁸. Elle est mentionnée en Ez. 27,7 dans un oracle contre Tyr où l'on parle des Puniens et aussi des habitants de Sydon et d'Arvad et des savants de Tyr. L'auteur de la Genèse connaît encore cette ville récemment par le nom d'Elisa et non par Carthage. Cela veut dire dans la tradition biblique qu'il s'agit de cette famille des peuples méditerranéens: les Grecs, les Etrusques, les habitants de Rhodes, de Chypre, de Carthage, les habitants de Tarsis et ceux de Mesek. Pour ces raisons contextuelles, je ne vois pas la possibilité de confondre les Mesek avec les Musuk du Moyen Orient. Et nous trouvons la confirmation de cette tradition hébraïque d'une façon claire dans le livre de Jubilés du IIIème siècle av.J.-C. où l'on peut lire: "à Mesek appartient la région de l'autre côté de la troisième langue et à l'est se trouve Gadir". C'est-à-dire le territoire à côté de Gadir appartient au peuple de Mesek. Les Mesek sont voisins des Tartesses.

Accepté cette localisation de Mesek, ne doit-on pas se poser une question: Mesek ne sera pas identique à Meshwesh? Il nous semble que oui, malgré l'actuelle différence de son entre mesek et meshwesh. Mais voyons la différence n'est pas grande: la chute du W est normale et fréquente. Ainsi on a mesek et meshesh. D'un autre côté le changement de Sh à C est aussi fréquent. Mettons par exemple en français le c de caballum a donné CH en cheval. J'ai eu l'opportunité de présenter cette question à l'égyptologue de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, à Paris, Pascal Vernus, qui m'a dit et m'a montré comment ce passage est absolument possible entre les Meshwesh et les Mesek. Ainsi, les Mesek référés dans la Genèse et d'autres passages de l'Ancient Testament et au livre des Jubilés seraient les mêmes que les Meshwesh, identifiés avec les Messesses ou les Messiennes de l'Ora maritima d'Aviène fixés à côté de Gadir tout près de Tartessos. La présence des Lybiens et des deux peuples de la mer, les Teresh et les Meshwesh, liés respectivement aux Tartessiens et aux Massiens, pourrait nous inviter à un autre parcours, celui des influences particulières dans le champ de la linguistique¹⁹. Ces peuples pourraient nous proposer d'établir des rapports avec l'Asie Mineure (leur lointaine origine) et

l'écriture du Sud-Ouest péninsulaire, probablement reçue directement des Tartessiens, mais introduite par les Tyrréniens ou par ces gens de l'Asie Mineure, disons plus clairement de l'Anatolie, cette région pleine de secrets encore.

La présence de ces peuples de la mer du sud de la Péninsule pourrait nous amener à établir aussi des rapports avec un autre peuple de la mer de la côte orientale de la Méditerranée, les Philistins qui sont liés aux Phéniciens et peut-être les responsables de la présence (par cette voie phénicienne) d'éléments mycéniens en occident. Mais tout cela devra être l'objet de recherches sérieuses qui prendront longtemps. Maintenant il nous faut conclure: les Indoeuropéens qui sont arrivés en Péninsule Ibérique par la voie atlantique du nord et par la voie continentale du centre de l'Europe, sont arrivés aussi par la voie méditerranéenne, identifiés comme peuples de la mer. Quoiqu'il en soit ces peuples dans leur diaspora ont contribué à la formation de la carte de la Méditerranée, incluant ainsi le Portugal, pays atlantique par sa géographie, mais méditerranéen par ses anciennes racines culturelles.

NOTES

1. A. Tovar, La inscripción del Cabeço das Fráguas y la lengua de los lusitanos in *Actas del III coloquio sobre Lenguas y Culturas Paleohispánicas*, Salamanca 1985, pp. 227 ss.

2. Voir Richard J. Harrison, *Spain at the Dawn of History*, Thames and Hudson Ltd. London 1988.

3. A. Augusto Tavares, Primeiras migrações para Ocidente segundo as fontes escritas in *Estudos Orientais*, I, pp. 13-25.

4. Strabon, III, 2, 14.

5. Diodore de Sicile, V, 20.

6. Le texte du traité est arrivé jusqu'au présent en deux versions: une égyptienne et l'autre akkadienne. On pourra lire la traduction anglaise en ANET, 201-203. Voir sur ce sujet G. Kestemont, Accords internationaux relatifs aux ligues hittites (1600-1200 av.J.C.) in *Orientalia*, Lovaniensia periodica, 12, 1981, pp. 15-50; A. A. Tavares, Conceito de história na Antiguidade Oriental in *Estudos da Alta Antiguidade*, Editorial Presença, Lisboa, 1983, pp. 30-33.

7. On pourra lire la version des inscriptions égyptienne sur les guerres de Merneftah et de Ramsés III en N. K. Sandars, *The Sea Peoples - Warriors of the ancient mediterranean*, revised version, Thames and Hudson, London 1985, chap. V et VII.

8. Nous remercions pour cette information Mons. Pascal Vernus, égyptologue épigraphiste de la mission archéologique de Heracleopolis.

9. Cit. par N. K. Sandars, op.cit., p. 107.

10. J. Garstang et O. Gurney, *The Geographie of the Hittite Empire*, London 1959.

11. J. G. Mcqueen, *Anatolian Studies*, 18, 1968, pp. 169-185.

12. N. K. Sandars, op.cit., p. 112.

13. Ibidem, p. 114.

14. Avienne, Ora maritima (vers. portugaise) de J. R. Ferreira, INIC, Coimbra 1985, II, 421-424.

15. Herma est le mot grec pour designer des recifs, nom qu'on donnait aux ("baixios rochosos") du cap de Trafalgar.

16. Cit. par A. Clamer, La Genèse, Tome I, Letouzey et Ané Editeurs, Paris 1953, p. 207.

17. Les commentaires de la Genèse ne révèlent pas de sécurité en ce qui concerne la localisation de ces peuples. Ils répètent généralement ce que d'autres ont écrit. Quelquefois on peut noter des contradictions internes. Nous n'acceptons pas, par exemple, l'explication proposée par P.E. Testa dans son grand volume sur la Genèse qui part du principe selon lequel le tableau des peuples de la Bible dépendrait du tableau babylonien de l'époque de Sargon de Akad. Les Hébreux n'ont pas gardé seulement l'Orient qui avait son centre à Babylonie, mais aussi l'Occident et la Méditerranée. Nous parlons de Genesi, Marietti, Roma 1969, spécialement p. 407.

18. J. B. Tsirkin, The hebrew Bible and the Origin of the Tartessian power in Aula orientalis, IV Barcelona 1986, pp. 179-185.

19. On trouve l'information sur les suffixes toponimiques en ippo et hippo provenant de l'Asie Mineure en Angel Montenegro, Las invasiones indoeuropeas en la Peninsula Ibérica, (chap. VII) in Historia de España, 2, Editorial Gredos, Madrid 1989, spécialement pp. 230-233. L'auteur présente l'hypothèse de la présence de quelques peuples de la mer en Espagne vers 1150 av.J.C. parmi ces peuples il réfère les sefed qu'il identifie avec les sefes, ce qui nous semble difficile d'accepter pour des raisons linguistiques et géographiques. Il la reprend dans son article en Arbor CL XII, 1962 sous le titre Colonisación de la Peninsula Ibérica por los Pueblos del Mar.



Kalin Porozanov

LA THRACE PONTIQUE ENTRE LE XIII^e ET LE VIII^e s av.J.C. UN PHENOMENE NOMADE

Du point de vue historico-géographique, la Thrace Pontique est une zone littorale de contact par les trois mers thraces - la mer Noire, la mer Marmara (mer thrace intérieure) et la mer Egée. Quant à sa place dans le temps, elle a existé depuis le Néolithique jusqu'à la fin de l'histoire proprement thrace - politique ou plutôt culturelle. C'est l'héritage historico-culturel des Thraces riverains comme une tradition païenne très forte qui s'est incorporée à la culture populaire traditionnelle bulgare pour constituer, au Moyen Age, l'un des aspects du phénomène dit la Bulgarie Pontique.

En effet, la Thrace Ponrique est un cercle de problèmes qui surgissent lors de la réinterprétation des témoignages écrits antiques et de la mythologie des Thraces et de la mer et lors de l'analyse des sources archéologiques des côtes et de la mer sous la forme d'"interpretatio thracica". C'est l'étude de ces problèmes qui est le fond de la recherche de nouveaux aspects de l'histoire culturelle des (Proto-) Thraces. Pour l'époque envisagée, il serait plus précis scientifiquement et plus pratique d'employer le terme de communauté ethno-culturelle thraco-pélasgique¹. Elle réunit les tribus de l'Europe du Sud-Est et de l'Asie Mineure du Nord-Ouest, connues des épopées homériques.

Dans le présent exposé, je voudrais me pencher en particulier sur les renseignements des sources écrites, du fait que leur étude accuse du retard par rapport aux découvertes et aux interprétations archéologiques.

Pourquoi la Thrace Pontique entre le XIII^e et le VIII^e s. av. J.C.? Une culture maritime thrace sans doute, était-elle un phénomène nomade? Est-ce un étrange paradoxe? J'espère bien réussir à élucider ce problème. Or, je voudrais expliquer avant tout ce que j'entends par la société nomade.

Les populations nomades occupaient la zone géographique froide recouvrant la plus grande partie des territoires de l'Eurasie, en général, au nord de la zone des sociétés sédentaires. La production des sociétés nomades était beaucoup moins élevée par son volume et par rapport au potentiel humain et à la dépense d'énergie. Elles se caractérisaient par des déplacements continuels ou périodiques dans les limites des sociétés mêmes et, dans certains cas, en dehors. Les villes et les habitations

fixes de ces sociétés sont de type nomade.

La culture en tant que comportement humain et aspiration à l'accumulation existait dans ces sociétés, mais les conditions géographiques et la faible productivité ne leur permettaient pas de réaliser un "excédent", ce qu'ils compensaient par la guerre, c.-à-d. par le brigandage et la piraterie. C'est pour cette raison que les monuments matériels de ces sociétés sont demeurés au niveau nomade - habitations et villes nomades, voire permanentes - comme le témoignent les tells et le manque de palais et de temples, tandis que la vie spirituelle était sans littérature et sans élite.

Telles étaient les sociétés qui habitaient la steppe eurasiatique et ses territoires lointains au Sud attenant aux civilisations agricoles. Donc, les sociétés nomades et les sociétés sédentaires pourraient être conventionnellement caractérisées comme: septentrionales et méridionales, dépourvues d'écriture et de littérature, pauvres et riches, s'adonnant au brigandage et à la piraterie et pratiquant le commerce, menant une vie nomade et une vie sédentaire. Dans cet ordre d'idées, la société thrace 1. se situe dans la steppe eurasiatique; 2. elle est sans écriture et littérature; 3. elle est pauvre en comparaison de l'Égypte et du Sumer, par exemple. Il reste à savoir si elle cherchait à 4. s'enrichir par la migration, le brigandage et la piraterie. C'est sur le dernier point de la caractéristique de la société nomade en Thrace et en Asie Mineure du Nord-Ouest que porte la présente étude.

Il suffit d'évoquer la cause de la guerre de Troie pour se persuader que c'était l'incursion de Pâris et de son équipage de la Troade dans le Péloponnèse où ils ont enlevé la belle Hélène. Le témoignage en est le troisième chant de l'Illiade dans lequel Hector reproche² à son frère Pâris d'être un coureur de femmes et non pas un guerrier valeureux, ainsi que la conversation de Pâris avec Hélène où il se rappelle³ cette piraterie.

Hérodote, lui aussi, est catégorique que la piraterie de Pâris-Alexandre, fils de Priam, c.-à-d. le rapt d'Hélène, a provoqué la guerre de Troie⁴.

Il semble que la piraterie de la communauté ethno-culturelle achéo-hellénique vers et après la guerre de Troie visait surtout la communauté thraco-troyenne, tandis que les Troyens voyageaient sur mer pour envahir le Péloponnèse.

En grand historien, Thucydide brosse un tableau véridique de la piraterie entre la guerre de Troie et la colonisation grecque. Il explique⁵ que dans l'Antiquité, par rapport à son époque, les Hellènes et les barbares qui habitaient au bord de la mer et tous les insulaires sont devenus pirates; ils envahissaient les villes non fortifiées et les saccageaient et la piraterie était considérée comme une action glorieuse et non pas ignoble; des pillages étaient aussi commis par terre; cela, dit Thucydide, est une réalité même aujourd'hui chez certains habitants du continent et la coutume de porter des armes provient du brigandage d'autrefois.

Il y a lieu d'ajouter encore un passage de Thucydide⁶ où les insulaires de Carie

et de Phénicie sont mentionnés comme des brigands redoutables. C'est ce que confirme aussi Hérodote⁷ qui nous fait savoir que dans l'Antiquité, les Ioniens et les Cariens couraient les mers pour piller.

Par conséquent, les Ioniens d'Hérodote sont les Hellènes de Thucydide, les Cariens d'Hérodote sont les barbares et les insulaires et les Cariens mêmes, bien entendu, mentionnés chez Thucydide. Or, comme on le sait, les Cariens font partie de la communauté ethno-culturelle thraco-pélasgique⁸.

De toute évidence, à part la piraterie de la communauté ethno-culturelle achéohellénique, il est à noter aussi celle de la communauté ethno-culturelle thraco-pélasgique et des autres peuples asiatiques. Le témoignage en est la suite des thalassocraties reconstituée⁹ d'après Diodore, Castor, Michel le Syrien et Eusèbe. Voilà ci-dessous la liste complétée de Diodore:

Après la guerre de Troie, l'empire des mers a été conquis par:

1. Enée et ses troupes - 8 ans; 1275-8=1267; XIIIe s. av.J.C.
2. Les Lydo-Méoniens - 92 ans; 1267-92=1175; XIIe s. av.J.C.
3. Les Pélasges - 85 ans; 1175-85=1090; XIe s. av.J.C.
4. Les Thraces de l'Europe - 19 ans; 1090-19=1071; XIe s. av.J.C.
5. Les Thraces de l'Asie - 79 ans; 1071-79=992; début du Xe s. av.J.C.
6. Les Rhodiens - 23 ans; 992-23=969;
7. Les Phrygiens - 25 ans; 969-25=944; milieu du Xe s. av.J.C.
8. Les Chypriotes - 33 ans; 944-33=911;
9. Les Phéniciens - 45 ans; 911-45=866; milieu du IXe s.av.J.C.
10. Les Egyptiens - 50 ans; 866-50=816;
11. Les Milésiens - 18 ans; 816-18=798; début du VIIIe s.av.J.C.
12. Les Cariens - 61 ans; 798-61=737; milieu du VIIIe s.av.J.C.
13. Les Lesbiens - 68 ans; 737-68=669; début du VIIe s.av.J.C.
14. Les Phocéens - 44 ans; 669-44=625; milieu - fin du VIIe s.av.J.C.

La liste continue par la thalassocratie de différentes îles, cités et régions helléniques jusqu'à l'époque classique, y comprise;

Vu que l'on situe la guerre de Troie au XIIIe s.av.J.-C., j'accepte les dates + 1285-1275 av.J.-C.¹⁰, de cette source sur la piraterie en mer Egée aux XIIIe-VIIIe s.av.J.-C. on pourrait tirer les conclusions suivantes. Il est évident avant tout que malgré la victoire des Achéens dans la guerre de Troie, les maîtres de la mer ont été les Troyens incarnés par l'expatriation d'Enée et de ses descendants, c.-à-d. c'était la communauté ethno-culturelle thraco-pélasgo-troyenne. Ensuite, l'hégémonie sur les mers a été exercée, presque un siècle durant, par les Lydo-Méoniens, peuples microasiatiques, voisins et alliés, probablement proches des Thraco-Troyens. De

nouveau est venue la communauté ethno-culturelle thraco-pélasgique - les Pélasges, les Thraces de l'Europe, suivis des Thraces de l'Asie Mineure, au cours des XIIe et XIe jusqu'au début du Xe s. av.J.-C; Un peu plus de deux décennies, la thalassocratie était aux Rhodiens jusqu'au milieu du Xe s.av.J.-C; et après, aux Phrygiens, environ un quart de siècle, les Phrygiens, localisés sans doute en Asie Mineure, mais auxquels les auteurs anciens attribuaient une parenté avec les Thraces de l'Europe. Suivent les Chypriotes, les Phéniciens et les Egyptiens, c.-à-d. des peuples de la Méditerranée orientale qui étaient maîtres de la mer Egée après le Xe jusqu'à la fin di IXe s. av.J.-C. - un peu plus d'un siècle. Et toujours la domination de la communauté ethno-culturelle pélasgo-thrace, mentionnée par les noms de Milésiens et de Cariens ethnonimes de la population de la Carie, région d'Asie Mineure, ayant exercé l'hégémonie sur la mer depuis la fin du IXe jusqu'au milieu du VIIIe s. av.J.-C. Dans la suite, la piraterie n'était qu'hellénique - on cite les Lesbiens, les Phocéens, les Samiens, les Spartiates, les Naxiens, les Erétriens, les Eginètes pour aboutir au Ve s. av.J.-C.

Donc, la communauté ethno-culturelle pélasgo-thraco-troyenne a été la première thalassocratie après la guerre de Troie, elle a dominé absolument dans les deux derniers siècles du IIe mill. av. J.-C. et s'est illustrée en l'espace de peu d'un siècle avant la victoire finale des Hellènes vers le milieu du VIIIe s. av. J.-C. Sans y ajouter les Lydo-Méoniens et les Phrygiens, il est évident que dans la période du XIIIe au VIIIe s. av. J.-C., la thalassocratie appartenait, à l'exception de deux siècles et demi, aux peuples de la communauté ethno-culturelle thraco-pélasgique aussi bien de l'Asie que de l'Europe, c.-à-d. des deux côtés des Détroits.

Le souvenir de la piraterie des Thraces dans les Détroits a marqué les légendes de la difficile pénétration des navigateurs helléniques dans la mer Noire. Tout d'abord, c'est le mythe¹¹ du prophète aveugle Phinée, roi de Salmydessos, qui présidait à l'entrée dans la mer Noire. En effet, ce mythe "vient relater" l'hégémonie des Thraces sur le Bosphore et les mers voisines. C'était aux siècles précédant la colonisation grecque, comme on l'a déjà dit, la période entre le XIIIe et le VIIIe s. av.J.-C.

Archiloque confirme¹² le même en mentionnant que les Thraces sur la côte de Salmydessos portaient malheur aux naufragés. Pindare¹³ écrit qu'il y avait jadis à l'embouchure du Pont-Euxin des roches mobiles; ce n'est que le voyage des semi-dieux qui les a immobilisées.

Telle est la vision poétique des difficultés créées par la piraterie et le brigandage des Thraces dans la région du Bosphore. Ce n'est que la suprématie maritime des Hellènes qui a apaisé les "roches mobiles", c.-à-d. les pirates thraces. Peu importe que la piraterie et le brigandage thraces dans cette région soient dénommés

mythologiquement Phinée ou poétiquement des “roches mobiles”, que les Thraces de Salmydessus soient inhospitaliers envers les marins étrangers, il s’agit évidemment de la même chose.

L’île de Lemnos, elle aussi, est particulièrement liée à la piraterie et au brigandage de la communauté ethno-culturelle thraco-pélasgique. D’après un fragment d’Hellanicos¹⁴, les Lemniens portaient le nom de Sintiés, parce qu’ils étaient les premiers à confectionner des armes offensives, à assaillir et à piller leurs voisins. Apollonios de Rhodes¹⁵ relate que les hommes de Lemnos avaient l’habitude de naviguer vers la Thrace, de piller ses habitants et leurs demeures et d’en emporter un riche butin; tandis que les femmes lemniennes qui ont vu tuer leurs maris regardaient effrayées la mer et redoutaient une attaque des Thraces.

La piraterie des Thraces est le mieux décrite par Diodore¹⁶. A part la liste des thalassocraties, Diodore rapporte que l’île de Naxos, portant le nom de Strongyle, a été d’abord habitée par les Thraces; ils pillaient beaucoup de marins naviguant près de cette île des Cyclades, ravissaient des femmes sur la terre et ont même envahi Eubée et la Thessalie; les Thraces occupaient l’île 200 années durant, plus tard y sont venus les Cariens dont le roi s’appelait Naxos.

La thalassocratie carienne a commencé au début du VIII^e s. av. J.-C. Il est évident que les renseignements de Diodore sont tout à fait utiles sans prétendre, bien sûr, que les dates sont absolument précises. La datation relative nous suffit. En pareille occurrence, il semble que la piraterie des Thraces de l’île de Naxos pourrait être située à l’époque de la première thalassocratie pélasgo-thrace des XIII^e et XI^e s. av. J.-C. qui a duré environ 200 ans ou aux Xe et IX^e s. av. J.-C., immédiatement avant l’établissement des Cariens qui appartenaient, d’ailleurs, à la même communauté ethno-culturelle.

Il est hors de doute que la caractéristique piraterie et brigandage de la communauté ethno-culturelle pélasgo-thrace représente le trait dominant de la société.

A cet égard, je tiens à souligner qu’il manque complètement des données sur des échanges commerciaux de la communauté ethno-culturelle thraco-pélasgique aux siècles envisagés. Il s’ensuit qu’une des principales activités des sociétés sédentaires - le commerce, se trouvait remplacée dans cette communauté par la piraterie et le brigandage comme moyen d’accumulation, un trait typique pour les sociétés nomades.

En résumé, la Thrace Pontique, tout en étant la culture maritime des (Proto-) Thraces dans la période du XIII^e au VIII^e s. av. J.-C., pourrait aussi être appelée Thracia Nomadica.

NOTES

1. Al. Fol, Sources écrites grecques sur l'histoire de la Thrace antique. III. La Thrace dans l'"Archeologie" de Thucydide, I, 2-12, p. 14-17 (en bulgare), in GSU-IF, t. 68, 1974, Sofia, 1979, p. 7-25; Idem, Thracians and Mycenaean. Methodology of the Parallelism, in Thracians and Mycenaean. Proceedings of the IVth Congress of Thracology, Rotterdam, 1984, Leiden-Sofia, 1989, p. 9-14.
2. Hom, Iliade, III 46-49 (Monro; Allen).
3. Hom, Iliade, III, 443-445.
4. Hdt. I, 3 (Hude).
5. Thuc. I 5, 1-3 (Smith).
6. Thuc. I 8, 1-3.
7. Hdt. II, 152.
8. Al. Fol, Sources écrites grecques..., p. 13-14.
9. M. Miller, The Thalassocracies (Studies in Chronography), II, New York, 1971, p. 70-72, 128-148, 167-178; Cv. Lazova, The Thracian Thalassocracy and the Literary Tradition during the Late Antiquity, Thracia, 8, Serdicae, p. 17-22.
10. Al Fol, Sources écrites grecques..., p. 15.
11. Hesiod, fr. 151 (RZACH); Sophocl., Antigona, 679; 966-967 (Willige; Bayer); Apoll. Rhod., Argonautica II, 178-181 (Merkel); Arrian, Bith. fr. 20 (Ross; Wirth).
12. Archiloch., Epoid. fr 79, 1-6 (Diehl).
13. Pindar, Pytia 203-211 (Shell; Machler).

Nermin Vlora Falaschi

PELASGICA-ILLYRICA MEDITERRANEA

Non dovremmo mai stancarci di ripetere che il patrimonio linguistico dei popoli é l'indice più caratteristico e determinante della creatività dell'uomo. Non vi é dubbio che la lingua e l'identità sono strettamente collegate tra di loro e, quindi, la stessa etnia di un popolo corrisponde in gran parte alla lingua che parla.

Attualmente abbiamo due possibilità di riscontro pratico in questo campo: quello della linguistica attraverso i numerosi documenti epigrafici, nonché quello dell'archeologia tradizionale, basato sulle forme dei reperti confrontati ad altri di gruppi etnici ai quali si suppone appartengano questi reperti già noti. Però, in ogni modo, i principi che governano i rapporti tra linguistica e archeologia dovrebbero essere assolutamente universali e costanti.

Numerosi sono gli studiosi che affermano la monogenesi delle lingue, specie in questi ultimi due secoli. Non ho mancato di citare altre volte il noto glottologo Alfredo Trombetti, grande sostenitore di questa tesi. Dello stesso parere sono anche altri studiosi, come p. es. Sir William Jones, noto orientalista, che aveva constatato così tante analogie tra le diverse lingue, da affermare che non avrebbero potuto essere delle semplici coincidenze. Perciò egli riteneva che, in un modo o nell'altro, queste lingue avevano delle affinità tra di loro e che quindi la spiegazione più ragionevole di questo fenomeno è attribuibile alla loro provenienza da una fonte comune.

Un altro sostenitore della monogenesi delle lingue è il professore dell'Università di Cambridge Colin Renfrew il quale, nella sua opera "Archaeology and Linguistics", pubblicata nel 1989, fra altre informazioni interessanti che ci propone, va sottolineata la sua lamentela espressa precisamente con queste parole: "la ragione principale della pubblicazione di questo volume è quella di provare che gli archeologi, in questi ultimi anni, per ricostruire il passato, hanno mancato di prendere in dovuta considerazione la testimonianza della linguistica".

Infatti, nella vita esiste sempre un orizzonte che limita e delimita il nostro spazio visivo e conoscitivo. E per quanto riguarda l'antichità, il nostro orizzonte sono i Pelasgi, popoli del mare e cioè liberi navigatori che hanno chiamato Iliri (i Liberi) tutti i territori abitati dalla propria libera gente.

La verità storica, e specie quella linguistica, viene portata alla luce congiungendo uno all'altro i vari anelli degli eventi per poter formare una grande catena, nella sua più ampia dimensione, evitando con grande cura e notevole intelligenza che la cultura debordi dalla dignitosa cornice che le spetta e si inquina scivolando nella banalità della propaganda. E nell'intento di attenermi a questo principio, ho basato le mie ricerche sui Pelasgi, mettendo insieme l'uno dopo l'altro i preziosi anelli informativi provenienti da scrittori dell'antichità, come Omero, Erodoto, Tucidide, Virgilio, Pausania etc., fino agli scrittori contemporanei già citati e di altri che mi propongo di richiamare nel corso di questo studio.

Cerchiamo di non cadere vittime del pericoloso "horror novi" e analizziamo serenamente e senza pregiudizi l'eco delle preziose informazioni provenienti da tempi remoti, quando il nome delle località non era considerato straniero dalle tribù di nuovo insediamento e non si sentiva l'esigenza di cambiarlo con il fine di forzare

la verità storica a favore di interessi nazionalistici.

E' ben noto che prima dell'arrivo degli Elleni, il territorio oggi conosciuto come Grecia si chiamava Pelasgia. Vediamo come confermano questa notizia gli autori dell'antichità.

Omero (Iliade, canto II, versi 681-685): "Ancora, coloro che abitavano nell'Argolide Pelasgica (...) si chiamavano Mirmidoni, Elleni e Achei".

E' da notarsi che Omero definisce pelasgica l'Argolide, e non achea. Questo dimostra che gli occupatori avevano rispettato il vecchio nome.

Erodoto (Historia, Libro VIII, cap. 44): "All'epoca in cui i Pelasgi abitavano i territori chiamati oggi Ellade, gli Ateniesi erano Pelasgi della tribù dei Kranaoi (...) ma quando si sono ellenizzati, hanno cambiato anche il proprio nome".

Eschilo, nella sua tragedia "Le Supplici", ha scritto:

- Il Re (di Argo, al coro) (versi 327 etc.):

Parla e rispondi senza alcun timore;
io sono il figlio di Palaikton
nato dalla terra; il Pelasgo io sono,
re del paese (...).

- Il Coro (Danai):

O Re dei Pelasgi (...)

Tu, o figlio di Palaikton,

Re della stirpe pelasgica, (...) (v. 347 etc.)

Gli Argivi sono chiamati da Danao "Popolo pelasgico"

Le strofe delle parole pronunziate dal Re,

eloquenti e molto convincenti,

le aveva ascoltate la stirpe dei Pelasgi.

Sia Zeus a terminare l'opera! (v. 623-624) (...)

la terra dei Pelasgi

mai sia distrutta

con fuoco e fiamme (v. 633).

Erodoto (Historia, Libro VII, cap. 95): "Gli abitanti delle isole, (...) avevano dato diciassette navi; anche questi appartenevano a tribù pelasgiche, chiamate più tardi "tribù joniche" (Jon = nostro).

Tucidide (Libro I, cap. 3): "Prima dell'elleno Deucalione, questo nome (Hellas) non esisteva affatto: altre popolazioni e specie il popolo pelasgico hanno dato al paese il proprio nome, in una vasta estensione".

Pausania (Arcadia, Libro VIII, 1, 4 e 6): "Gli Arcadi dicono che il primo a nascere in questa terra d'Arcadia fu Pelasgo"; "dato che Pelasgo divenne re, da lui il paese prese il nome di Pelasgia".

Pindaro (“Carmina”, *Fragmenta selecta*, I, 240): “Portando un bel dono, la Terra ha fatto nascere prima l’uomo (...) e l’Arcadia il Pelasgo divino, ancor prima della Luna”.

Virgilio (*Eneide*, VIII, verso 602-603): “Si dice che i primi abitatori dell’Italia furono i Pelasgi”.

Potremmo continuare a lungo con le citazioni sui Pelasgi ed arrivare sempre alla stessa conclusione: che le nostre civiltà cominciano con i Divini (i Saggi) Pelasgi.

Ad ogni buon fine, per meglio collegarci agli Iliri, ai Traci, agli Etruschi etc., si può consultare l’enciclopedia “*Nouveau Petite Larousse*” (Parigi, 1950, pag. 1599): “Pelasgi popolo molto antico che viveva nel periodo preistorico in Grecia, nell’Arcipelago, sulle rive dell’Asia Minore e dell’Italia (...). In generale si considera che gli antichi Traci, i Frigi, i Lidi, i Carienti, gli Etruschi, gli Epiroti, gli Iliri, gli Italioti (Sanniti, Oschi etc.) e gli Albanesi odierni, siano i rami principali dei Pelasgi”.

La Grande Enciclopedia Greca (volume XIX, pag. 873) riporta esattamente le seguenti parole: “(...) Quindi, i bisnonni degli Albanesi odierni, cioè i Pelasgi hanno vissuto fin dai tempi preistorici nella maggior parte del mondo allora conosciuto, sviluppando una civiltà molto importante e costruendo varie opere di notevole valore”.

Spiro Konda (*Gli Albanesi e il problema pelasgico*, Tirana, 1964, p. 237) conclude la sua accurata analisi affermando: “Il problema etrusco non può essere risolto al di fuori del problema generale pelasgico, come sua parte integrante. Noi siamo profondamente convinti che “il mistero etrusco” si potrebbe risolvere definitivamente solo se lo scienziato si appoggiasse alla lingua albanese, base sicura per risolvere l’intero problema pelasgico”.

Non pochi altri autori sostengono questa tesi, dall’antichità fino ai nostri giorni. Data l’impossibilità di citarli tutti, e nemmeno una parte, per mancanza di tempo e spazio, facciamo ricorso ad alcuni documenti epigrafici per il riscontro di quanto ho affermato. Constateremo così che dall’Egeo all’Atlantico si parlava la lingua dei Pelasgi e si scriveva con il loro alfabeto. E verificheremo anche che questa lingua pelasgica miracolosamente si è conservata quasi intatta nella parlata popolare albanese.

Una delle parole più diffuse, appunto dall’Egeo fino all’Atlantico è arno, cioè “creatore”, che oggi in albanese si è declassata al significato di “restauratore”.

Nel Museo Archeologico di Siena si trova un sarcofago, con un personaggio dignitoso e alla base la dea alata Vend (=patria), con varie personalità in stato di meditazione:

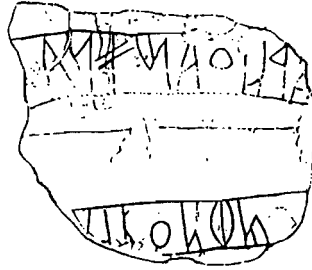


APNO·SENIYAYE·CUMEPREZA

Pelagico	Albanese	Italiano	Inglese	Francese
OM9A= ARNO	Arno.	Creatore.	Creator.	Créateur.
32= SE	se	poichè	since	puisque
VI= N	nè	nelle	in the	dans les
17= YI	yj	stelle	stars	étoiles
AV= NA	na	per noi	for us	pour nous
37= YE	je.	sei.	you are,	tu es.
EMV)= CUME	kumtime	commemorazione	commemoration	commémoration
A239= RESA	Rezave	dei Raggi	of the Rays	des Rayons

“Creatore, poichè nelle stelle sei per noi, ti meriti la commemorazione dei Rese (Etruschi).

Ora spostiamoci fino a Lisbona e leggiamo l’iscrizione della stele nr. 31, scoperta nel Portogallo del Sud:



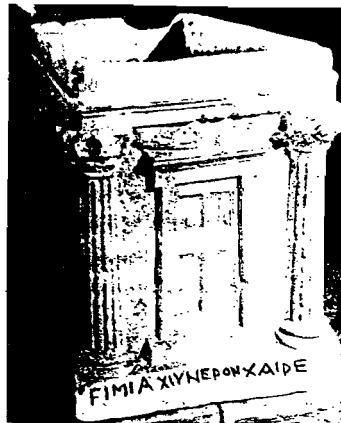
ϣΘϣΟΚΡϣ ΑΥΦϣΑΟΗΑ

Pelasgico	Alb.	Italiano	Inglese	Francese
ΑΟΗΑ = ARNOA	Arnoa	Dal Creatore	From the Creator	Du Créateur
ΑΗΦϣ = IZNA	isona	protezione	protection	protection
ϣ = I	i	a lui	to him	à lui
ϣΟΚΡ = TKON	takon	spetta	is due	est due
ϣΘ = THI	thi	insuperabile	peerless	incomparable

“Poichè egli è insuperabile, a lui spetta protezione da parte del Creatore”.

Nell’iscrizione di Siena abbiamo letto anche un’altra fra le parole molto diffuse nel bacino del Mediterraneo: YJ (= stelle). Questo termine si trova nei suoi diversi casi di declinazione.

Ad Apollonia (Albania), in questo grazioso tempietto del III sec. a.C. leggiamo la seguente iscrizione:



FIMIA XIYNEPON XAIPE

FIMIA XIYNEPON XAIPE

Pelasgo-Ilirro	Albanese	Italiano	Inglese	Francese
FIMIA =FIMIA	Fëmia	Il bimbo	The child	L'enfant
XIYNEPON =HIYNERON	hyjnëron	è divinizzato.	is deified	est divinisé
XAIPE =HAIRE	Hajër.	Per il Bene.	For the Good.	Pour le Bien

“Il bimbo che è stato affidato a questo tempio, ora è diventato Stellare (= celestiale, divino). Sia per il Bene Supremo”.

Occorre fare un'osservazione valida anche oggi: l'impiego della “H” davanti alla parola “hyll” e alle derivate è peculiare del dialetto ghego, quello usato dagli Albanesi del nord e del Kossovo. Tutti gli altri Albanesi, di dialetto toscano, non scrivono nè pronunziano l'aspirata “H”, come ad esempio si può rilevare dalla seguente iscrizione del II-I secolo a.C., rinvenuta a Durazzo:

EYNOIA
BENE TOY
XAIPE

Pelasgo-Ilirico	Albanese	Italiano	Inglese	Francese
EYNOIA =EYNOIA	E yjnoia	Divinizzagliela	Deify it	Divinise la
BENE =BENE	bëne	falla	make it	fais la
TOY =TOY	tuajn.	tua.	thine.	tienne.
XAIPE =HAIRE	Hajër	Per il Bene	For the Good	Pour le Bien

“E Ti prego (mio Dio), fa’ che la sua anima diventi stellare (=divina) e rendila completamente Tua. Sia per il Bene Supremo”.

Anche sulla stele nr. 22 del Portogallo meridionale si legge un’altra iscrizione che concerne l’universo stellare:



09 444 49 04 YTA1AAI

Pelasgico	Alb.	Italiano	Inglese
AI = IA	Ia	L'ho	I have
A1A = APA	apa	dedicato	dedicated
* 4904YY = YYNORIZ	Yjnoris	ai Celestiali	to the Celestial Beings
44 = NI	në	in	in
09 = RO	ro	vita	life

“L’ho dedicato agli Esseri Stellari (= Divinità), quando ero ancora in vita”.

Passiamo ora ad un’altra parola che appare spesso, sia in Italia che in Albania: Cae oppure Kaie (in albanese Qaje = piangilo).

Nel Museo Archeologico di Viterbo si trova un grande sarcofago che reca sul coperchio un’imponente statua sdraiata. All’altezza dei piedi si legge: “CAE. I”.

Questa epigrafe estremamente concisa, richiede però un lungo commento, poichè racchiude in sè un concetto profondo. Infatti, la parola CAE in questo caso è seguita da una “I”, che ha il significato di “Dio”, come ci viene confermato da Dante Alighieri:

La Divina Commedia (Paradiso, Canto XXVI, versi 133-134): “Pria ch’io scendessi all’infernale ambascia “I” s’appellava in terra il Sommo Bene”. Per cui quel semplice CAE-I in maniera moderna vuol dire: “abbi benevolenza per lui, Signore”.



A Durazzo (Albania) è stata scoperta questa epigrafe con la parola Kaie, che in questo caso ha il semplice significato del pianto. Le parole sono ben staccate l'una dall'altra, e questo ci fa pensare che l'iscrizione sia più recente delle altre, anche se ancora scritta con lettere pelasgo-iliriche, in un periodo che l'alfabeto latino, molto più dinamico e preciso, si era già affermato.

ΓΑΙ Ε ΚΑΙΕ Ι Ε
ΑΝΚ ΛΕΝΕΙΤΗ
ΧΡΙ Ε ΤΕ ΧΑΙΡΕ

Pelasgo-Ilir.	Alb.	Italiano	Inglese	Francese	
ΓΑΙ	=GAI	Gajle	Disperati	Be in despair	Désespère toi
Ε	=E	e	e	and	et
ΚΑΙΕ	=ΚΑΙΕ	qaje:	piangilo:	weep for him:	pleure pour lui
ΙΕ	=ΙΕ	je	sei	thou art	tu es
ΑΝΚ	=ΑΝΚ me	ankth	angosciato,	anguished,	angoissé,
ΛΕΝΕ	=ΛΕΝΕ	lene	lascialo	leave him	laisse le
ΙΤΗ	=ΙΤΗ	në ith,	al calore	to the warmth	à la chaleur
			della terra,	of the earth,	de la terre,
ΧΡΙ	=ΗΡΙ	hiri	alla grazia	to the celestial	à la grâce
			celeste	grace	céleste
Ε ΤΕ	=Ε ΤΕ	e te	e al	and to the	et au
ΧΑΙΡΕ	=ΗΑΙΡΕ	Hairi	Bene Supremo	Supreme Good	Bien Suprême

E' probabile che anche in epoche più recenti si continuasse a scrivere le iscrizioni di contenuto spirituale e religioso ancora secondo le vecchie tradizioni pelasgo-iliriche, così come accade oggi di vederne in latino.

Comunque, trovo che sia di notevole interesse osservare come in Iliria, e anche altrove, iscrizioni incise con l'alfabeto greco si interpretino solo mediante l'albanese odierno.

Una pietra tombale fra le tante che si trovano nel Museo Archeologico di Tirana ne é una valida prova:

OITONIE·EIDIW·TEK NW·ANAPON
IKW MNIMHE XAPIN·AI TW ΛA

Pelasgo-Ilir.	Albanese	Italiano	Inglese
OITONIE = OITONIE	Oh! I toni	Oh! il nostro	Oh! Ours
ΕΙ = E I	e i	e il	and
ΔΙΩ = DIO	dituri	Sapiente	wise
ΤΕΚ = TEK	tek	da	from
NW = NO	ne	noi (nostro)	us (our)
AN = AN	an	lato	side
ΑΡΟΝ = LRON	liron	libero	free
IKW = IKO	iku	se n'è andato	[he] has gone
MNIMH = MNIME	me ndihme	con l'aiuto	with the help
Ε = E	e	del	of
XAPIN = HARIN	Hajrin:	Bene Supremo:	the Supreme Good:
AI TW = AI TO	ai t'u	egli a Te	to Thee
ΛΑ = LA	la	si è lasciato	he has left himself

“Oh! Tu che eri nostro, che eri sapiente, saggio, al nostro fianco hai lasciato un vuoto. Egli se n'è andato con l'aiuto del Bene Supremo. Egli a Te si è consegnato”.

Per terminare; ecco due brevissime iscrizioni etrusche, del Museo Archeologico di Berlino, provenienti rispettivamente da Chiusi e da Vulci e che non richiedono chiarimenti:

ΕΙΜΙΕΙ...
ΑΙΤΑΙΕ

Pelasgo-Etrusco	Alb.	Italiano	Inglese	Francese
IJ = LI	Li	Vaiolo	Smallpox	Variole
𐌆𐌹𐌵𐌹𐌸 = FIMIE	fëmie	da bambino	as a child	d'enfant
IIB = HPI	hipi	ha colpito	has struck	a frappé
AIA = ATIA	atia	lui	him	à lui

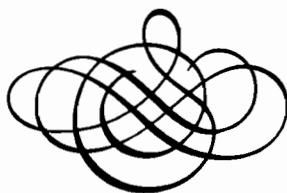
VOLCANI COLOM

Pelasgo-Etrusco	Albanese	Italiano	Inglese	Francese
VOLCANI =VOLCANI	Vullkani	Il vulcano	The vulcan	Le vulcan
PO =PO	po	sta	is	est en train
COLOM =COLOM	kullon	colando	pouring	de couler

Merita infine osservare che l'attuale nome di Albania, regione prima universalmente nota soltanto come Iliria (o Illyria), è entrato nell'uso a seguito del resoconto che Anna Comnena fece della difesa sostenuta da suo padre, l'imperatore bizantino Alessio I, contro i Normanni, che nel 1082 conquistarono Durazzo al comando di Roberto il Guiscardo.

Come si è potuto constatare, le somiglianze di concetti e di parole di queste antiche iscrizioni con la lingua albanese sono sorprendenti.

Ritengo perciò opportuno che venga formato un gruppo di lavoro internazionale, privo di preconcetti, allo scopo di esaminare e dare consistenza a questa testimonianza.



SPAȚIUL TRACIC



«Tracii sunt neamul cel mai numeros și mai răspândit din lume,
după cel al Indienilor» (*Herodot*)

CUPRINS

Antonio Augusto Tavares, DES INDOEUROPEENS AUX PEUPLES DE LA MER.REFLETS SUR LA PENINSULE IBERIQUE	1
Kalin Porozanov, LA THRACE PONTIQUE ENTRE LE XIIIe ET LE VIIIe s av.J.C. UN PHENOMENE NOMADE	12
Nermin Vlora Falaschi, PELASGICA-ILLYRICA MEDITERRANEA	17